



À CONTRE-COURANT DES PRÉJUGÉS





À l'occasion de la **Semaine européenne de la Démocratie Locale** (SEDL), dont le thème 2024 est la *résilience démocratique au cœur des collectivités locales*, la commune de Jette a choisi de se mettre à l'écoute de celles et ceux qui vivent à l'ombre de la démocratie.

La parole des « **migrants** » étant totalement invisibilisée, c'était l'occasion de recueillir les témoignages de ces personnes subissant l'humiliation depuis qu'elles ont mis les pieds en Europe.

Une réaction au racisme structurel et aux discours de haine qui déferlent sur la société belge et le monde occidental, très certainement, mais surtout une occasion de leur donner la parole, de partager leurs expériences, de les respecter et de leur offrir l'opportunité de recouvrer une certaine dignité.

Nous espérons que les témoignages de ces personnes, passées par la **commune de Jette**, pourront nourrir vos réflexions.

Tous nos remerciements à ces 4 femmes et ces 6 hommes qui ont accepté de partager leur parcours de vie, mais aussi aux personnes qui ont facilité les rencontres : **Nicolas Schkoda, Alma Matter, Nicole Purnode, Fanny Campion et Céline Maeck.**





TÉMOIGNAGES

BOUBAKAR SIDI BAH

Guinée



J'ai 33 ans et je suis papa de 3 enfants de 6, 4 et 1 an et demi. Je suis cuisinier au centre d'accueil de jour RestoJet depuis 5 ans.

MON PARCOURS DE VIE

Je suis né à Conakri en Guinée et ma vie a basculé lors du décès accidentel de mes parents, quand j'avais 6 ans. J'ai vécu chez mon oncle jusqu'à l'âge de 16 ans, lorsque j'ai pris la décision de quitter le pays.

Ma tante m'a aidé financièrement et j'ai entrepris un long périple à travers la Mauritanie, le Maroc, la Méditerranée, l'Espagne, la France... et je suis arrivé après de multiples galères à Bruxelles. Il faisait horriblement froid. Je connaissais un Guinéen qui était venu en Belgique pour ses études, mais il ne m'a pas aidé ; il m'a laissé à la gare du Nord et m'a dit d'aller me présenter à l'office des étrangers. C'est ce que j'ai fait. J'ai été envoyé au centre d'asile de Florennes.

J'ai alors entamé des études à Namur, mais au niveau des trajets ce n'était pas évident. Il y avait pourtant un arrêt de bus TEC à proximité du centre d'accueil, mais certains chauffeurs ne s'arrêtaient pas lorsque qu'ils voyaient des Africains à l'arrêt ! Je me suis souvent retrouvé à pleurer et à devoir attendre 30 minutes pour pouvoir prendre le bus suivant. Plusieurs MENA¹ ont abandonné leur scolarité à cause de cette violente discrimination.

À 18 ans, ma demande de protection internationale a été refusée 2 fois. J'ai dû me présenter 3 fois au CGRA² pour raconter mon histoire. Mais j'ai eu l'immense chance d'être aidé par une assistante sociale et surtout une avocate que je n'oublierai jamais !

L'avocate a introduit un recours auprès du Conseil des contentieux ; elle s'est vraiment battue et a pu mettre en avant le rapport très positif que le centre d'accueil Fedasil avait écrit à mon sujet. J'ai finalement obtenu un titre de séjour pour une année.

Grâce au CPAS, j'ai pu bénéficier d'un petit studio et j'ai entrepris une formation en cuisine. Le chef m'a traité comme un ami et m'a très bien appris le métier, mais trouver du boulot en cuisine pour un Africain, ce n'est pas évident. Beaucoup de gens n'aiment

pas les Africains, mais j'ai appris à vivre malgré cela. Il faut se battre et ne pas lâcher.

Quand j'ai voulu faire renouveler mes papiers à Charleroi, il fallait faire la file à 3h du matin. Et comme il y avait souvent des resquilleurs, la bagarre éclatait ; ce qui générait la fermeture des guichets... Mais moi, je voulais travailler !

Je suis venu à Bruxelles, mais j'ai eu des problèmes avec le CPAS. Mon avocate a de nouveau accepté de m'aider et j'ai pu commencer à travailler comme article 60 pour un an, chez « Les uns et les autres » à Molenbeek. Après 4 mois de chômage, j'ai obtenu un vrai contrat de 2 ans, toujours chez « Les uns et les autres », où l'ambiance était très conviviale. Je n'y subissais pas le racisme.

J'ai eu un enfant avec une femme sans papiers qui vivait au centre d'accueil de Fraipont. Quand j'ai voulu enregistrer mon fils à l'état civil, la commune de Schaerbeek n'a pas accepté car la maman était sans papiers. J'ai alors tenté ma chance à la commune de Fraipont et je me suis fait éjecter ! C'est finalement l'office des étrangers qui a dû expliquer que j'étais en droit d'enregistrer la naissance de mon fils en Belgique.

Pour l'enregistrement de mon deuxième enfant, à Anderlecht, je me suis fait crier dessus !

À la fin de mon contrat, mon employeur a transmis mon CV au **RestoJet**, où je suis cuisinier depuis 5 ans. Ma conjointe a également obtenu un titre de séjour et un job au VestiJet.

Aujourd'hui, ma petite famille est heureuse.

Un jour, alors que je transmettais des informations sur ma composition de famille à une administration, j'ai regardé les personnes en charge de mon dossier et j'ai pleuré. Je me suis dit : « Combien d'années a-t-il fallu pour en arriver là ? La vie c'est de la patience. »

Aujourd'hui, j'aime mon boulot, même s'il arrive encore que je reçoive une chaise à la tête, parce que je suis un Africain et que je n'ai rien à faire là ! Certaines personnes m'ont déjà même offert une banane ou m'ont craché dessus, alors que je leur sers à manger. Sans parler de la gérante du café voisin qui n'hésite pas à diriger son tuyau

d'arrosage vers les Africains... Mais je sais aussi qu'il y a beaucoup de gens bien.

Au RestoJet, je rencontre des personnes dans des galères pas possibles. Je me rapproche d'elles et je les comprends, parce que je suis passé par là.

J'ai rencontré un Africain qui est en Belgique depuis 15 ans et qui ne parvient pas à obtenir des papiers. Ça fait 15 ans qu'il n'a pas vu femme et enfants et il est tellement fatigué ! Parfois, il est contraint de travailler pour 2€ de l'heure. Un jour, il s'est brûlé au 3^e degré dans une cuisine de restaurant et c'est un autre travailleur belge qui a tout fait pour qu'il soit transporté à l'hôpital militaire. Le patron ne voulait rien savoir.

Pourquoi tellement d'incompréhension ? Les Belges qui n'ont jamais voyagé ne comprennent pas ce qui se passe en Afrique... et là-bas on pense que l'argent pousse sur les arbres en Europe.

J'aimerais créer un RestoJet en Guinée parce que, dans ce pays, les « fous », on ne s'en occupe pas. On les laisse seuls.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Je changerais cette politique mise en place pour diviser les gens. Nous sommes tous des humains et nous finirons tous dans la terre !

¹ MENA : Mineur étranger non accompagné
² CGRA : Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides

FATIMA HAMRI

Maroc



J'ai 67 ans et je suis retraitée. Je vis à Jette. J'ai 4 fils qui ont fait des études et ont une situation confortable.

MON PARCOURS DE VIE

Je suis née au Maroc et je suis arrivée en Belgique à l'âge de 6 ans via un regroupement familial. J'ai grandi à Molenbeek avec mes 8 sœurs et mon frère. Au lycée de la rue Mommaerts, Madame Gauthier, ma professeure de sciences économiques, m'a vraiment boostée pour que je réussisse mes études. Ma maman aussi, car elle n'avait pas pu aller à l'école donc elle a tout fait pour que ses filles aient un diplôme.

Quand je suis arrivée en Belgique, je souffrais de la polio parce que je n'avais pas été vaccinée. Une assistante sociale de l'hôpital Brugmann, Madame Fabienne, me prenait en charge et je l'admirais beaucoup. C'est comme cela que j'ai entamé des études d'assistante sociale à la Haute école de la rue de l'Abbaye.

Trouver ma place n'a pas été simple. Ma professeure de droit ne se cachait pas pour dire que les étrangers n'avaient pas leur place dans le secteur social ! J'étudiais la nuit pour trouver un peu de calme dans notre maison surpeuplée et je devais aussi travailler pour financer mes études.

Mais je suis une battante. Je faisais donc partie des 7 diplômés sur 87 en première session. Lors de la proclamation, mon papa, qui m'avait donné de l'argent pour pouvoir m'acheter un beau tailleur, était réellement très fier de moi !

Pour prouver que j'avais bien ma place dans le secteur social, j'ai continué à effectuer des jobs en tant qu'étudiante pour pouvoir financer une licence en travail social à l'ULB. J'ai ensuite suivi une spécialisation en psychiatrie avant de faire l'agrégation.

Durant mes stages d'agrégation, je suis retournée chez mon ancienne professeure de droit et j'ai enfin eu l'occasion de lui expliquer combien j'en avais bavé pour en arriver là ! C'était difficile de trouver du travail en tant que Marocaine, alors j'ai travaillé pour rassembler les 1.800 francs belges nécessaires à ma demande de naturalisation.

Au cours de ma carrière, j'ai travaillé pour des structures et des secteurs variés : lutte contre l'exclusion sociale, maison de repos, accompagnement extrascolaire, toxicomanie, prostitution...

Mon mari et moi avons acheté une maison à Jette, juste en face du collège Saint-Pierre, mais quand nous avons voulu inscrire le premier de nos 4 fils dans cette école, nous avons dû batailler fermement avec la direction contre de multiples préjugés. Progressivement, j'ai cependant réussi à m'impliquer dans la vie de l'école.

J'ai divorcé en 2002 et, lors de la Zinneke parade, alors que j'accompagnais un groupe d'enfants, j'ai été renversée par un bus. On a dû me placer des broches dans la hanche et dans la jambe. Hélas, mon employeur n'avait pas faxé à temps les documents à l'assurance et j'ai dû payer tous les frais médicaux durant une année avant d'être remboursée. Pendant cette période difficile, j'ai entendu une émission sur le surendettement et j'ai compris que je n'étais pas loin de la zone rouge. J'étais en chaise roulante et j'ai donc également dû réapprendre à marcher.

Dans le cadre de mes études, j'avais découvert le travail des CPAS, mais je n'avais jamais pensé travailler dans ce type d'administration. Lorsque j'ai vu que le CPAS de Saint-Josse recrutait une médiatrice de dettes dans le secteur énergie, j'ai postulé et j'ai été engagée. J'ai pu alors suivre des formations en informatique, en médiation et en énergie et auprès de la Fédération des services sociaux et du Centre d'appui aux services de médiation de dettes.

Mon travail au CPAS consistait à analyser, avec les personnes que je rencontrais, si toutes les possibilités d'aide avaient bien été activées pour elles. J'ai accompagné de nombreux articles 60, souvent abandonnés à leur sort. Mon expérience professionnelle m'a beaucoup aidée dans ce travail, mais je savais aussi que tout peut très vite s'écrouler dans la vie !

J'ai travaillé avec l'épicerie sociale EPISOL qui a accepté de s'investir dans le projet SSA (sécurité sociale alimentaire) et nous avons lancé un projet de coopérative d'aide alimentaire avec FIAN et BEEScoop. Les bénéficiaires recevaient 150 € par mois en échange

de 3h45 de travail pour la coopérative. Cela leur permettait de devenir plus autonomes et d'acquérir des choses auxquelles ils n'avaient pas accès. Le projet a fait ses preuves et a été reconduit.

Aujourd'hui, je suis retraitée et j'ai choisi de travailler avec les Cuisines de quartier, toujours chez BEEScoop, où nous avons développé les ateliers cuisine EPISOLAIRES. J'ai toujours aimé cuisiner. J'ai d'ailleurs suivi des cours de cuisine au CERIA durant 10 ans. J'anime 2 ateliers par mois avec 22 personnes qui cuisinent les invendus alimentaires pour leur famille. Les participants sont contents. Cela leur permet aussi de visiter des associations. Certains ne savent pas vraiment cuisiner et sont là pour apprendre, d'autres viennent pour sortir de chez eux et rencontrer des gens, mais leur point commun à tous c'est la précarité alimentaire. Il est urgent de prendre en compte cette grave problématique sociale.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Il faut créer des lieux de réelle mixité sociale, mutualiser certains lieux sous-exploités et apporter des financements.

Je serais heureuse de pouvoir développer un nouveau projet à Jette, dans ma commune, mais il faudrait pour cela trouver une association qui accepte de mettre sa cuisine à disposition 2 fois par mois. Ce n'est hélas plus possible de développer ce projet au CBO qui devrait prochainement fermer ses portes.

LATIFA MDIBA

Maroc



J'ai 64 ans, je vis à Fleurus où j'ai pu acheter une maison, je suis mère de deux jeunes hommes, tous deux diplômés de l'école supérieure de comptabilité. Hamza est expert-comptable et Kamal est employé comptable dans un bureau à Wavre.

MON PARCOURS DE VIE

Je travaille toujours au **Centre d'Entraide de Jette** ; ma vie est à Jette ! Les navettes en train, avec 2 changements, me prennent beaucoup de temps (1h20, matin et soir). Je quitte la maison à 7h du matin et je rentre à 19h, mais j'ai appris à profiter de ces heures de trajet pour me détendre.

Je suis arrivée à Jette en 2003, avec mes deux fils de 5 et 7 ans que leur père voulait auprès de lui pour les vacances. Mais les choses se sont déroulées autrement. Il les avait déjà inscrits à l'école à Jette ; il voulait qu'ils restent et étudient en Belgique.

J'ai eu très peur et, après une longue réflexion, j'ai décidé de rester auprès de mes enfants et de me battre car je ne pouvais pas rentrer au Maroc sans eux ! À l'université de Tanger, j'avais un super boulot : j'étais secrétaire de direction à l'école de traduction. Mais j'ai dû renoncer à ce poste intéressant pour rester en Belgique avec mes fils.

Un jour, la directrice de l'école du quartier où j'habitais - l'école Clarté - m'a proposé de me joindre aux activités qu'elle organisait avec les parents. Elle trouvait que j'accompagnais bien mes enfants dans leur scolarité, mais malheureusement j'ai dû lui avouer que je n'avais pas de carte de séjour et que je ne pouvais donc pas participer aux projets de l'école.

La directrice m'a alors orientée vers la coordinatrice cohésion sociale de la commune qui, à son tour, a demandé au Centre d'Entraide de Jette de m'aider dans mes démarches de régularisation auprès de l'Office des étrangers. Au Centre d'Entraide, j'étais toujours bien accueillie et je me suis fait de vrais amis (la défunte Madame Poncelet et Monsieur Paul Van Zuylen). Ils sont devenus ma famille et je savais que j'avais toujours quelqu'un à qui parler. Ils m'ont beaucoup aidée, psychologi-

quement et matériellement. Alors, moi aussi j'ai voulu les aider, en tant que bénévole. J'avais travaillé 9 ans comme institutrice au Maroc donc je me suis investie dans le soutien scolaire.

Ce fut très long, mais après 4 ans de galère, j'ai enfin obtenu mes papiers ! L'équipe du Centre d'Entraide de Jette a organisé une grande fête et m'a proposé un vrai contrat de travail à temps plein !

En 2007, je suis devenue aide-ménagère à domicile. Monsieur Paul a toujours été là pour moi. Il m'a aidée dans mes démarches pour trouver un appartement où j'ai pu m'installer avec mes enfants. Il a aussi activé tout un réseau d'aide. Enormément de gens m'ont soutenue. Je leur en suis très reconnaissante et à mon tour je veux aider les gens. La solidarité c'est essentiel ! Quand j'ai pu aider quelqu'un, je rentre chez moi très heureuse.

Mon travail auprès de 5 personnes âgées isolées, c'était vraiment très important pour moi. Je voulais leur apporter tout le soutien et l'amour dont elles avaient tellement besoin. Même si certaines personnes étaient fort exigeantes, j'ai toujours fait de mon mieux pour que ça se passe bien et qu'elles soient heureuses de mes services.

En 2009, Actiris m'a donné un nouveau contrat de travail et je me suis alors investie dans la distribution de l'aide alimentaire. Je travaille chaque jour de 8h à 16h et ensuite je fais du volontariat pour l'école des devoirs où je m'occupe d'enfants de la 1^{re} à la 3^e primaire. Mais je n'ai pas voulu abandonner les personnes âgées chez qui j'avais travaillé et qui n'avaient plus d'autre lien social donc j'ai continué à les aider après mes heures de travail. Maintenant, l'une d'elles vit dans une maison de repos. Je passe encore la voir le week-end pour lui rendre des petits services et elle me téléphone régulièrement, car elle aime parler avec moi.

À Fleurus aussi, j'accompagne plusieurs personnes âgées du quartier. J'aime aider les gens, c'est dans ma nature.

Les bénéficiaires d'aide alimentaire sont de plus en plus nombreux. J'aime parler avec eux, c'est important de les écouter et d'essayer de les aider le mieux possible. J'encourage toujours les arabophones à apprendre le fran-

çais et je partage avec eux toutes les bonnes adresses.

On me reproche parfois de passer trop de temps à parler avec les gens, mais pour moi c'est important. Je me dis : « Si tu peux faire quelque chose pour quelqu'un, fais-le ! »

J'appréhende la retraite car je ne me vois pas rester chez moi à ne rien faire !

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Le plus important pour moi, c'est que chacun ait droit à une bonne éducation. C'est essentiel ! Chaque enfant devrait être bien accompagné dans sa scolarité. Les adultes aussi, d'ailleurs, doivent apprendre à lire et écrire pour vivre en Belgique.

Il faut aussi plus de respect pour les personnes âgées.

En un mot, il faut que chacun apporte sa solidarité aux personnes qui en ont besoin.

MAHDI BENATTALLAH

Algérie



J'ai 48 ans et je parle 6 langues. Je suis papa de 3 enfants de 14, 10 et 5 ans et je vis à Anderlecht, où j'ai acheté un appartement avec mon épouse.

Je suis responsable de la salle au centre d'accueil de jour RestoJet depuis 3 ans et j'aime ce boulot.

MON PARCOURS DE VIE

Je suis né en Algérie, où j'ai eu une enfance heureuse. Nous avons beaucoup voyagé quand j'étais petit, mais à l'âge de 16 ans j'ai décidé de tenter ma chance en Italie.

Après 4 années, je n'étais pas parvenu à régulariser ma situation et je suis rentré en Algérie, mais les choses avaient bien changé : les années noires, le terrorisme... c'était devenu invivable !

Je suis alors parti en Grèce car le pays délivrait encore des visas touristiques. Je trouvais des petits boulots au noir sans trop de difficultés. Ensuite, j'ai rencontré ma femme - elle est roumaine - et nous avons ouvert ensemble un magasin avec un cyber café. Il y a eu des hauts et des bas, mais dans l'ensemble ça se passait bien tant que je n'envisageais pas de quitter le pays.

En 2010, je suis rentré en Algérie pour officialiser mon mariage et ma paternité, mais ce ne fut pas si simple... Les démarches ont duré un an et demi !

Entre-temps, j'avais perdu mon magasin et tout ce que j'avais en Grèce. J'ai dû quitter clandestinement l'Algérie vers la Turquie pour pouvoir rejoindre la Grèce et ensuite la Roumanie. Grâce à mes papiers qui attestaient de mon mariage avec une Roumaine - et après 8 mois d'enquête - j'ai obtenu un visa d'un an. Mais il n'y avait pas de travail en Roumanie...

Nous avons alors décidé de tenter notre chance en Belgique et nous avons vécu des grosses galères avec le bébé. Ma femme a pu obtenir des papiers, mais pas moi. Elle était donc seule à travailler et c'était très difficile.

Nous avons fini par nous disputer et j'ai tenté ma chance tout seul. J'ai fini

par obtenir une aide du CPAS, puis des papiers temporaires. Je trouvais des petits boulots intérimaires. Nous nous sommes aussi réconciliés, ma femme et moi.

Un jour, j'ai rencontré Nicolas, responsable du **RestoJet** et j'ai enfin obtenu un CDI en 2021. J'attendais cela depuis tellement longtemps : ce fut vraiment la fête !

Grâce à ce contrat et au boulot de mon épouse, nous avons pu acquérir un appartement et nous sommes installés confortablement avec nos 3 enfants. Chaque année, nous partons en vacances en Grèce.

J'aime mon boulot ! Je travaille au sein d'une équipe super sympa et avec un chef qui nous respecte. Je fais le service, la plonge, je donne un coup de main en cuisine. J'ai beaucoup de contacts avec les gens qui viennent au RestoJet.

Bien sûr, il faut parfois calmer certaines personnes quand elles se montrent agressives. Mais quelqu'un qui a passé la nuit dehors et qui arrive le matin trempé jusqu'aux os, je peux le comprendre... J'ai appris à relativiser ; moi aussi j'ai vécu des galères. Je sais ce que c'est.

Lorsqu'on n'a pas vécu ces difficultés, on ne peut pas imaginer et surtout on ne peut pas comprendre dans quel état d'esprit se trouvent celles et ceux qui galèrent.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Je changerais la météo belge ! À part ça, je suis heureux de vivre ici et je n'ai jamais été victime de maltraitements en Belgique.

C'est en Algérie qu'il faudrait une baguette magique ! Là-bas, c'est une prison à ciel ouvert et les gens sont extrêmement pauvres.

MARIA CAPIR

Guatemala



Indienne Maya, née au Guatemala en 1966, j'ai grandi dans une famille de 14 enfants.

MON PARCOURS DE VIE

À 15 ans, je suis partie vers la capitale Guatemala pour travailler comme bonne à tout faire dans une famille. Je n'y suis restée qu'une année, jusqu'à ce que ma maman vienne me rechercher lorsque la guerre civile a éclaté dans le pays.

La situation dans la montagne était encore pire car l'armée débarquait en pleine nuit pour tuer les indigènes. Il fallait donc monter la garde, fuir les balles et se cacher, survivre en pleine nature... Nous avons fini par nous rendre, mais je ressens encore parfois les frayeurs auxquelles nous avons été confrontés.

J'ai alors recommencé à chercher du travail et, grâce à une amie, j'ai pu me rendre dans la capitale où j'ai été engagée par une Belge qui travaillait à l'ambassade et avait besoin de quelqu'un pour s'occuper de ses deux enfants. Durant ses voyages en Belgique, elle s'arrangeait pour me trouver des petits jobs. J'ai ensuite travaillé dans plusieurs familles, pour des salaires de misère. Je ne sortais jamais car je ne connaissais personne, mais cela m'a permis de reprendre ma scolarité en cours du soir. J'ai donc pu apprendre à lire et à écrire.

Finalement, je suis retournée chez la femme qui m'avait engagée au début. Elle m'a proposé de la suivre en Belgique et elle a pris en charge la moitié de mon billet d'avion qui coûtait 1.300 €.

Je suis arrivée en Belgique en février 1994, complètement tétanisée par le froid, ne parlant qu'espagnol. J'ai travaillé pour une Guatémaltèque qui m'a proposé de garder sa maman pendant la nuit. Mais lorsqu'elle a été placée en maison de repos, je me suis retrouvée à la rue, sans papiers.

Une dame a accepté de me louer une chambre au-dessus de son garage, à Jette, dans la rue Jules Lahaye. Je payais 125 € par mois, mais je n'avais ni chauffage, ni eau chaude. Durant l'hiver, c'était horrible. J'allais une fois par semaine me doucher à Laeken.

J'ai enchaîné des petits boulots pour remplir ma tirelire, mais, en 1997, j'ai dû me faire opérer de la vésicule biliaire et cela coûtait 100.000 FB. Je ne pouvais payer que 30.000 FB donc j'ai dû demander une aide financière aux personnes que je connaissais. C'est grâce à l'église que je fréquentais que j'ai pu réunir la somme totale. Mais les médicaments aussi coûtaient très cher, surtout sans accès à la sécurité sociale. Monsieur Hubert du **Babelkot** (ancien **RestoJet**) m'a orientée vers le CPAS. J'ai alors entamé une procédure de régularisation. Chaque année, je devais me rendre à l'administration pour obtenir un cachet sur mes papiers provisoires. Cela me faisait très peur.

J'allais régulièrement manger au Babelkot et c'est là que j'ai rencontré mon homme, à 33 ans. Durant les 5 années où j'ai dû me débrouiller seule, beaucoup d'hommes ont tenté d'abuser de moi, mais là j'avais enfin rencontré quelqu'un de confiance.

J'ai finalement obtenu mes papiers en novembre 2002 et j'ai suivi des cours de français au **Centre d'Entraide de Jette** avec Monique qui était une vraie maman pour moi. Elle m'apportait à manger et me prenait dans ses bras. Elle m'a aussi défendue contre mon ancienne propriétaire qui avait déclaré à la police que je n'habitais plus chez elle... alors que je payais le loyer tous les mois ! J'ai failli perdre mes papiers à cause de cette personne.

Ensuite, j'ai suivi des cours à Erasmus durant 2 ans ; c'est grâce à cela que je me débrouille bien en français.

Dès que j'ai reçu mes papiers, j'ai commencé à rechercher un travail déclaré et j'ai connu le stress des rendez-vous professionnels.

J'ai travaillé à la résidence Christalain pour 800 €/mois, mais j'ai été licenciée sans indemnités au bout de six mois. L'assistante sociale du Babelkot m'a aidée car je n'avais droit à aucune aide sociale.

J'allais faire la file à l'ONEM tous les jours pour dire que je voulais travailler. Et finalement j'ai trouvé un emploi au Centre Hospitalier Titeca, à Schaerbeek, pour 1.200 € par mois. Rapidement, j'ai obtenu un contrat définitif en tant que technicienne de surface.

Actuellement, je travaille toujours là-bas et cela se passe bien. Aujourd'hui, vu mon âge, j'ai un horaire réduit de 32h/semaine.

En 2007, j'ai été victime d'une agression très violente, suite à laquelle j'ai dû arrêter de travailler pendant neuf mois. C'est le **Service d'aide aux victimes de Jette** qui m'a soutenue et permis de m'en sortir, grâce à l'hypnose notamment.

En 2013, je suis aussi devenue maman. Et je me suis promise de tout faire pour que ma fille puisse suivre des études, car ma maman à moi m'avait retirée de l'école en 3^e primaire !

J'aime emmener ma fille au Guatemala quand je peux, car j'ai envie qu'elle connaisse ses origines.

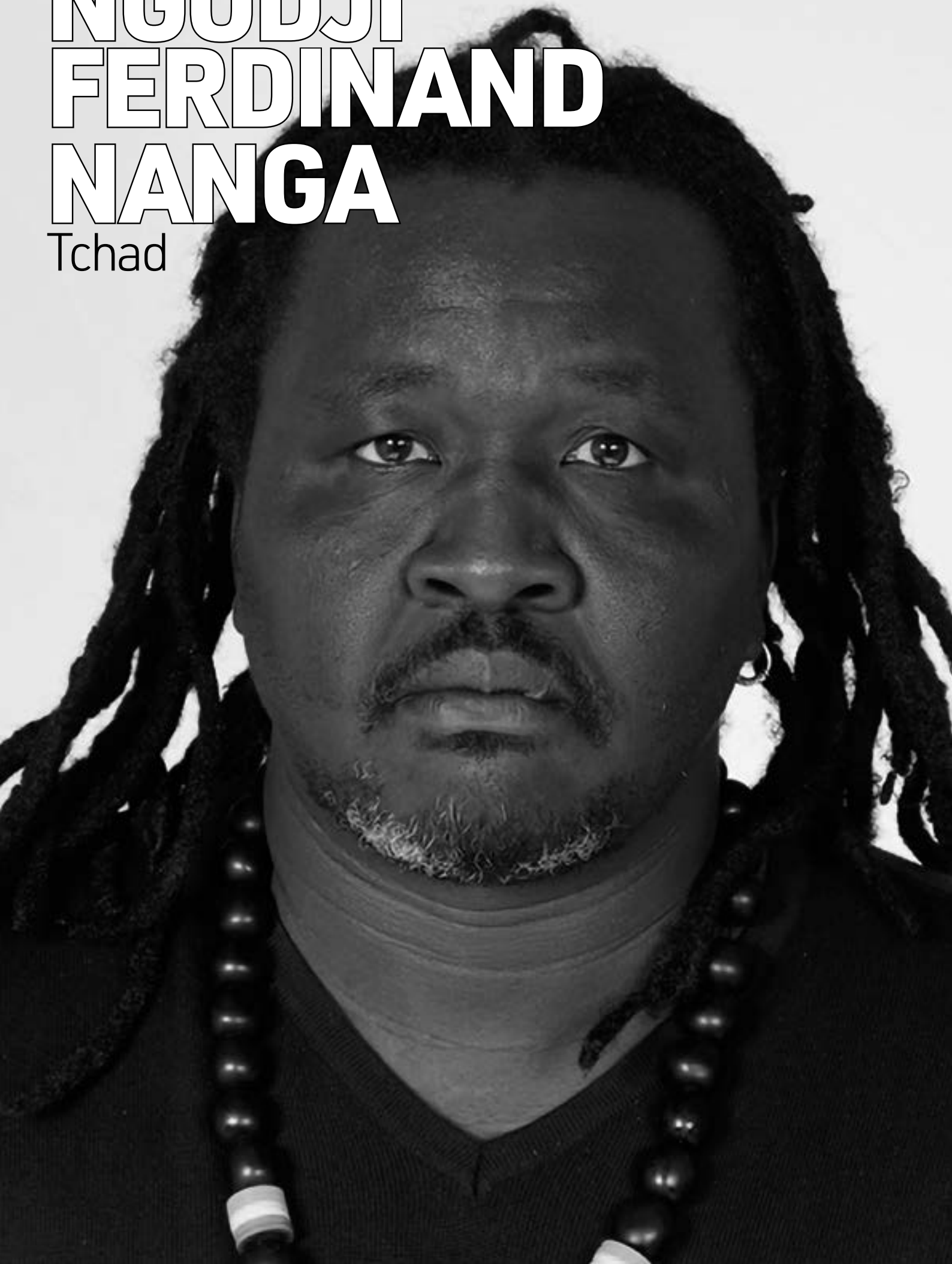
SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Je diminuerais les impôts pour les cohabitants, car c'est toujours une grosse angoisse de recevoir la note des impôts.

Et sinon : faciliter l'accès à l'emploi. J'ai été victime de la guérilla dans mon enfance donc j'ai appris à me battre et je veux travailler pour m'en sortir. En Belgique, il y a du travail, mais ce n'est pas simple de décrocher un boulot quand on est une personne étrangère.

NGODJI FERDINAND NANGA

Tchad



Je suis né et j'ai grandi au Tchad. J'ai 39 ans.

MON PARCOURS DE VIE

J'avais des projets d'études universitaires, mais tous mes rêves se sont brisés lors du décès de mon père, quand j'avais 17 ans. À partir de là, j'ai dû apprendre à me débrouiller et à me battre pour m'en sortir.

Au Tchad, j'ai travaillé comme régisseur de spectacle indépendant pendant 19 ans. J'ai ensuite travaillé durant 5 ans pour l'ONG ACF (Action Contre la Faim) en tant que logisticien sur un projet régional qui avait pour but de contribuer au redressement économique et au renforcement de la résilience et de la cohésion sociale des populations dans les 4 pays du bassin du lac Tchad (Cameroun, Niger, Nigeria et Tchad).

Je suis arrivé en Belgique en août 2023 et je vis actuellement au centre Fedasil de Molenbeek.

J'ai obtenu ma carte orange avec un permis de travail qui m'a donné accès à un contrat à la Régie Mobile, un Dispositif d'Emploi d'Insertion en Economie Sociale (DEIES) dans le secteur culturel de la mission locale d'Etterbeek.

Le Tchad est un pays très riche en pétrole et en ressources minières (or, fer, bauxite, sel, carbonate de sodium, sans oublier le cuivre, l'étain, le tungstène, le graphite et même le diamant) et qui dispose aussi d'énormes réserves en eau. Pourtant, ses habitants vivent dans une très grande misère. Je pense que c'est le pays le plus pauvre de la planète !

Au Tchad, il n'est pas rare de rester 2 à 3 jours sans manger. Après chaque saison des pluies, les cas de paludisme explosent. Et les taux de mortalité maternelle et néonatale demeurent alarmants.

Ces dernières années, plus d'un million de migrants ont également rejoint le Tchad, principalement originaires du Soudan, et cela augmente encore l'insécurité. Non seulement le risque d'attentats et d'attaques terroristes est présent dans tout le pays, mais il faut aussi subir les interventions armées des forces de sécurité !

Je n'avais jamais imaginé quitter mon

pays un jour, mais la situation politique est atroce. Il faut avoir une arme à la maison et être sur ses gardes en permanence. J'ai vu des amis, des frères, des cousins se faire abattre ! J'ai dû fuir pour me sauver et pour sauver ma famille. Je veux que mes enfants puissent avoir accès aux soins de santé et à l'enseignement. Ils sont donc dans un autre pays, en sécurité avec mon épouse.

Cette situation inconfortable mêlée de peur et de risque permanent m'affligeait profondément. Il était devenu impossible pour moi de vivre en paix avec ma famille et surtout d'assurer une bonne éducation à mes enfants. En mars 2023, j'ai donc lancé un SOS à mes amis en France et ils ont répondu positivement. J'ai rejoint la France en avion. J'ai ensuite introduit une demande de protection internationale en Belgique.

Je suis resté au Petit-Château, puis au centre d'accueil de la Croix-Rouge de Schaerbeek qui m'a apporté une aide juridique. J'ai aussi trouvé, grâce à un réfugié nigérien, un centre de santé mentale où je suis suivi par un psychologue.

Après 3 mois, il faut quitter le centre d'accueil, mais j'ai eu la chance d'être hébergé par un responsable de l'asbl Muziekpublieke, puis par une autre personne à Laeken où je me suis reconstruit tout un réseau d'amis. J'aime rencontrer des gens et aussi rendre des petits services.

Finalement, j'ai obtenu une place au centre Fedasil. Je suis en sécurité et je continue de me battre pour pouvoir faire venir ma famille. Je sais que je vais y arriver.

Pour tenir le coup, j'ai fait beaucoup de bénévolat, chez Globe Aroma, Muziekpublieke, Decoratelier et au HUB humanitaire.

Oliver, mon hébergeur, m'a amené au **CBO** et m'a présenté à Coline (Transeen-danse) et Donatienne (Café Citoyen). C'est comme ça que j'ai participé au festival 'Bruxelles - Terre d'asile', en avril, en tant que régisseur bénévole. J'ai aussi intégré l'équipe du **Jam'in Jette** qui est devenue pour moi comme une famille. J'ai d'ailleurs été élu 'meilleur bénévole de l'année' par l'équipe en 2024.

Olivier Vanhamme m'a ouvert les

portes de différents festivals. J'aime vivre à Bruxelles ! Je me sens en sécurité et les gens sont ouverts, car de très nombreuses nationalités ont appris à se côtoyer. J'ai aussi fait beaucoup de recherches en ligne pour apprendre à connaître le mode de vie des Bruxellois. Je découvre beaucoup de choses et j'apprends tous les jours. Ça ne m'embête pas qu'on me reproche certaines choses, car cela m'aide à progresser.

Bien sûr, je reste quotidiennement en contact avec mes enfants, mais aussi avec mes proches restés au Tchad, où les dernières inondations ont déplacé des milliers de personnes, sans aucune aide de l'état ! La majorité des écoles publiques sont occupées par des sinistrés et réfugiés. Seules les écoles privées peuvent encore fonctionner.

Je participe à des discussions via zoom avec d'autres Tchadiens réfugiés ou des militants qui sont restés au pays, mais c'est très difficile pour moi ! C'est impossible de rester insensible face à ces situations. Dans cette période d'attente et d'incertitude, je fais du bénévolat afin d'être en activité tout le temps car j'ai peur, sinon, de tomber dans une grande dépression.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Je renforcerais la cohésion sociale. Pour moi le réseau que j'ai pu intégrer au CBO en est un bel exemple ; ça me motive à habiter dans la commune de Jette. Un jour, Olivier Vanhamme m'a dit : « Tu te fais partout des amis et tout le monde t'aime bien ! »

Je ferais aussi accélérer les procédures de demande de protection internationale pour pouvoir travailler et louer un logement.

RAPHAEL OBINYAN

Nigeria



J'ai 32 ans et je suis ingénieur en génie mécanique et aéronautique. J'ai aussi un master en en management. Je vis à Malines, je suis marié et père d'une petite fille de 15 mois.

Je suis professeur d'électricité en section professionnelle, dans une école de la Région bruxelloise, depuis septembre 2023. C'est par engagement citoyen que j'ai répondu à l'appel de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui recherchait des personnes prêtes à entrer dans l'enseignement. C'était une belle opportunité pour rendre à la Belgique tout ce qu'elle m'avait offert !

Même si j'adore cette belle expérience, j'estime que les conditions de travail ne permettent pas d'offrir un enseignement de qualité à ces jeunes. Certains vont, par exemple, obtenir un diplôme de technicien en électricité en fin de 7^e année professionnelle, alors qu'ils n'ont bénéficié que de 3 mois de cours d'électricité durant l'année.

Je suis par contre très heureux d'avoir appris à bien gérer des classes très multiculturelles, où je me sens toujours bienvenu. J'apprécie leur belle cohésion de groupe. Dans la classe de 4^e, un élève bégaye beaucoup, mais tout le monde l'écoute et personne ne rit ! Il n'y a pas de violences entre les élèves.

MON PARCOURS DE VIE

Je suis né en octobre 1991, à Lagos, la capitale du Nigeria, et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 10 ans.

Mon papa était parti en Belgique en 1994, au moment de l'arrivée au pouvoir des militaires au Nigeria. Il a obtenu le statut de réfugié et un emploi d'ouvrier en 1998 (il occupe aujourd'hui toujours ce poste). Cet emploi lui a permis d'entamer la procédure de regroupement familial et il est venu nous chercher à Lagos en janvier 2001.

Mon frère et moi étions surexcités à l'idée de vivre dans un pays du premier monde*. Je rêvais déjà de pouvoir fabriquer des jouets autres que des voitures en papier...

Nous avons pris un vol vers Paris et nous sommes arrivés en train à la gare du Midi. Il faisait horriblement froid (12°C), nous portions de grosses vestes à ca-

puches. Ce qui m'a le plus déplu, c'est cette horrible odeur d'urine quand nous sommes arrivés en face de la tour du Midi ! Étions-nous réellement dans le premier monde ?

Nous avons vécu dans un studio, puis dans un appartement 1 chambre.

Nous sommes allés à l'école des Magnolias et les débuts ont été difficiles car nous n'avions aucune notion de français.

Je garde un merveilleux souvenir de Madame Sterkendries qui, durant 2 ans, m'a toujours encouragé et m'a fait comprendre que ce n'est pas parce que j'avais 0 en orthographe que j'étais nul ! Elle m'a expliqué qu'elle connaissait des personnes nulles en orthographe qui avaient obtenu un diplôme universitaire. Elle a su m'insuffler la motivation nécessaire et j'ai réussi le CEB de la Ville de Bruxelles.

À côté de cela, j'avais d'autres pistes d'ouverture :

- Les activités sportives à l'école.
- Les cours de percussions avec Fadel au **Projet Interquartier à Jette**. J'ai même pu chanter « No woman, no cry » de Bob Marley devant plus d'une centaine de personnes !

J'avais également de bons amis, dont un qui m'a incité à le rejoindre dans les activités des Jeunesses scientifiques que j'ai adorées. Aujourd'hui, j'y organise encore des stages de construction de drones pour les adolescents.

J'ai démarré mes études secondaires à l'institut Paul Henri Spaak, où j'étais dispensé du cours de latin.

À cette époque, ma famille a déménagé vers Malines pour emménager dans un logement plus vaste. J'avais 13 ans et c'est moi qui ai démonté et remonté tous les meubles ! C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'adorais la technique.

Je me suis inscrit dans un club de basket à Malines, ce qui m'a permis d'apprendre le néerlandais et de découvrir la province d'Anvers. Je ne me suis jamais senti « no welcome », mais j'ai toujours tout fait pour éviter les problèmes.

J'ai rejoint l'athénée Émile Bockstaël en 3^e secondaire. J'étais le seul Africain de la classe, mais je ne me suis jamais senti rejeté. Il est arrivé qu'on se moque de moi, alors je cherchais à comprendre ce

que je devais améliorer chez moi.

Un jour, un prof m'a convoqué avec un ami marocain pour nous expliquer que nous avions tous les deux de grandes chances de réussir nos études, mais qu'il était temps d'oublier le vocabulaire de la rue...

Mes parents m'ont également beaucoup soutenu et ils m'ont toujours fait comprendre que nous devons faire des efforts pour être parmi les meilleurs car en tant qu'étrangers, plus tard, quand nous chercherions un emploi, si nous n'étions pas meilleurs que les autres, l'emploi ne serait pas pour nous !

J'ai poursuivi mes études et mon apprentissage du néerlandais et j'ai obtenu mon diplôme d'ingénieur en 5 ans, avec un Erasmus à Valence.

J'ai commencé à travailler dans le milieu des centrales nucléaires où j'ai côtoyé un responsable de service un peu grincheux. J'avais été chargé d'acquérir un matériel bien spécifique, mais il a décrété que ce matériel n'était pas adéquat. Après avoir commandé un autre type de matériel – non homologué –, il s'est rendu compte que c'était un problème de raccordement et non de matériel...

Je n'ai rien dit et, au fil du temps, j'ai entamé un vrai dialogue avec lui. Mais il lui a quand même fallu 2 ans avant de me présenter des excuses pour son erreur de jugement. Moi, j'avais déjà oublié !

Une immigration positive est possible quand on bénéficie du support de la société d'accueil. Chacun a sa culture et c'est normal. Si on nous montre comment faire, il est tout à fait possible de s'adapter à une nouvelle culture !

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

La Belgique fait beaucoup pour les enfants et les jeunes, mais pas assez pour ses aînés qui vivent dans des homes, à l'écart de la vie. Les Belges doivent mieux respecter les anciens ! Moi j'ai énormément de respect pour mes parents qui ont tant fait pour moi.

* Premier monde traduit directement de l'anglais « first world ». Ce concept est apparu pendant la Guerre froide et regroupait les pays alignés sur le bloc occidental dirigé par les États-Unis. Ces nations se caractérisaient par des systèmes démocratiques qui fonctionnaient bien, un État de droit solide, des économies capitalistes et un niveau de vie élevé.

Le deuxième monde (second world) était constitué par l'Union soviétique, la Chine, Cuba, la Corée du Nord, le Vietnam et leurs alliés.

Le tiers monde (traduit depuis l'anglais « third world ») définit les pays qui restaient non alignés sur l'OTAN ou le Pacte de Varsovie.

PALM

SANTOSH NEUPANE

Népal



Je suis né au Bhoutan, en 1985, et j'ai bougé vers le Népal en 1990 car je suis de nationalité népalaise.

Aujourd'hui, je vis à Jette avec ma femme et ma fille et je gère différents établissements Horeca à Blankenberge et Anvers.

Je suis polyglotte.

MON PARCOURS DE VIE

Au Népal, j'ai grandi sans parents, chez mon oncle et mes cousins. Je suis allé à l'école, mais je n'ai jamais pu obtenir de carte d'identité. Sans papiers, on ne peut rien faire ! J'étais apatride.

Finalement, j'ai pris la décision de partir et j'ai pris l'avion pour Paris, puis j'ai rejoint Bruxelles, en 2007, et j'y ai introduit un dossier de demande de statut de réfugié. Ce fut un très long parcours. J'ai été dans différents centres d'accueil de la Croix-Rouge au Luxembourg, à Namur, en Flandre occidentale et à Bruxelles. Cela m'a permis de découvrir la Belgique et surtout d'apprendre le français et le néerlandais, mais aussi le russe, le serbo-croate, le pakistanais et l'allemand... Je connais également le sanskrit et l'anglais.

7 années plus tard, j'ai obtenu le statut de réfugié. J'ai alors dû quitter le **Centre d'accueil de Jette**, où j'avais vécu pendant 2 ans. Je m'étais fait plusieurs amis à Jette grâce aux activités de **l'asbl PLOEF !** et de la commune.

J'ai directement trouvé un travail à la Maison de la Création de Laeken, sous contrat d'artiste via l'asbl Smart, et j'ai pu bénéficier d'une formation de régisseur durant une année. Mais trouver un logement n'a pas été facile.

Je faisais aussi des petits boulots dans l'Horeca et cela m'a permis de rencontrer le grand directeur d'une chaîne d'hôtels allemande. Il m'a engagé en tant que manager pour un hôtel à Anvers. J'allais en formation en Allemagne une semaine par mois pour apprendre mon métier. Grâce à tout cela, j'ai pu acheter ma maison à Jette.

Progressivement, j'ai reçu la responsabilité d'un autre hôtel à Charleroi, puis d'un autre encore à Anvers. Mais le

Covid est arrivé et les hôtels n'étaient plus du tout fréquentés ! C'est durant cette période que j'ai décidé d'ouvrir mon propre établissement.

J'ai repris un petit hôtel à Blankenberge, grâce au soutien de la communauté népalaise qui m'a permis d'obtenir un crédit bancaire. Aujourd'hui, le café de l'hôtel marche très bien et tout le monde me connaît, mais cela n'a pas été facile de se faire une place dans la société. Je suis le seul étranger qui gère un café dans le centre de Blankenberge. Les gens éprouvent tellement de méfiance vis-à-vis des étrangers. Ils pensent que ce sont tous des profiteurs et qu'ils sont la cause de tous leurs problèmes... Une dame d'origine africaine fréquente d'ailleurs mon café et je constate que tout le monde la regarde de travers en se demandant ce qu'elle fait ici.

Moi, j'ai appris à ne pas réagir aux propos de ce genre ! Je suis Bruxellois et je ne raconte pas ma vie. Par contre, je discute de sport avec mes clients.

Depuis 3 ans, j'ai créé un groupe de carnaval avec une vingtaine d'amis et amies et c'est très chouette. Le bourgmestre apprécie beaucoup mon initiative. Nous organisons 2 parades par an. À côté de cela, j'ai également repris un appart'hôtel à Anvers et un restaurant take-away de spécialités asiatiques. Ça marche très bien, mais je paie énormément d'impôts. C'est à cela qu'on voit que je ne suis pas businessman !

Pour l'instant, je travaille sur un nouveau projet d'appart'hôtel à Bruxelles, mais mon rêve serait d'avoir un food-truck de cuisine fusion car j'adore cuisiner. Je ferais les marchés, les festivals...

Ma fille est dans l'enseignement néerlandophone, comme ça elle parlera bien les deux langues officielles, de même que l'anglais que nous parlons aussi. Nous n'avons cependant pas trouvé de place dans une école jettoise. Personnellement, j'éprouve beaucoup de difficultés à comprendre les tensions entre les francophones et les néerlandophones !

L'an dernier, j'ai eu l'occasion de rentrer au Népal pour assister à un mariage. J'ai été très étonné car tout avait tellement changé ! J'ai eu l'occasion de retrouver la famille qui m'avait aidé à partir en Europe.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Je voudrais changer la terre entière ! Faire disparaître les frontières et les guerres ! C'est de cette manière que tous les êtres humains pourraient bénéficier partout des mêmes droits. Chacun pourrait voyager sans avoir à demander de visa ou mettre sa vie en danger...

TATEVIK SARGASYAN

Arménie



**Je suis née en Arménie.
Je suis mariée et j'ai une
fille de 19 ans. Je vis et je
travaille à Jette. J'ai 37 ans.**

MON PARCOURS DE VIE

J'ai grandi en Arménie, où je me suis mariée et où j'ai eu une petite fille. En 2010, je suis venue, avec ma fille de 3,5 ans, rejoindre mon mari qui était en Belgique pour des raisons médicales. La régularisation de notre situation a pris 10 ans et de nombreux recours devant le Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides.

Durant tout ce temps, c'était très difficile pour moi de vivre si loin de ma famille, surtout lors du décès de ma grand-mère, quand je n'ai pas pu assister à ses obsèques.

En Arménie, j'avais fait 4 années d'études en littérature arménienne, car je voulais devenir enseignante. Il ne me restait qu'une année à réussir pour obtenir mon diplôme.

Dès que j'ai obtenu mes papiers, je suis repartie en Arménie pour terminer mes études, mais hélas j'ai dû revenir en Belgique à cause du coronavirus et je n'ai malheureusement pas pu obtenir l'autorisation de présenter mon dernier examen en ligne ! Ce fut pour moi une énorme déception et je n'ai pas toujours eu le courage de recommencer cette 5e année. Je ne pourrais rien faire avec ce diplôme en Belgique, mais pour moi c'est important d'aller jusqu'au bout !

C'est grâce au soutien des associations jettoises que j'ai eu le courage de me battre pour pouvoir vivre en Belgique :

- **Le Centre d'Entraide** et l'indéfectible soutien de Monsieur Paul.
- **Labolobo** et Julia, toujours présente, qui m'a fait un vrai contrat de travail dès que j'ai obtenu mes papiers.
- **La maison médicale Antenne Tournesol** et Julie qui m'a toujours soutenue et qui a trouvé une bénévole pour accompagner ma fille dans sa scolarité.
- Et bien sûr l'épicerie sociale **CABA Jette**.

Durant tout ce temps, je me suis investie dans l'apprentissage du français avec ma fille, qui a très bien réussi sa scolarité et qui vient d'entrer à l'Université Saint-Louis pour étudier le droit.

J'ai aussi suivi des cours en ligne de marketing et design graphique et j'ai participé à des cours de néerlandais car j'adore apprendre. Je trouve le néerlandais beaucoup plus simple que le français.

J'ai également eu l'opportunité de suivre un parcours d'intégration pour bien comprendre le fonctionnement de la société belge.

Dès qu'il a été régularisé et guéri, mon mari a pu travailler et les choses sont devenues plus faciles. Nous avons eu des opportunités de logement intéressantes, mais je ne veux pas quitter la commune de Jette. C'est ici que j'ai tous mes amis. Les gens sont accueillants, même à l'administration communale. Il y a aussi beaucoup d'Arméniens que je retrouve au culte le dimanche.

Depuis toujours, ma passion c'est le chocolat ! En Arménie j'avais suivi une formation en ligne pour devenir chocolatière. J'ai maintenant un statut d'indépendante à titre complémentaire. Cela me permet de proposer aux associations d'animer des ateliers 'chocolat' pour adultes ou pour enfants et c'est un grand succès ! J'aime aussi animer des ateliers dans les maisons de repos ; c'est ma manière d'apporter un peu de bonheur aux pensionnaires. Je fais aussi du bénévolat au **Rayon vert** car j'aime cuisiner.

Chaque année, je rentre au pays pour voir ma famille, mais je ne veux plus vivre en Arménie. Je me suis battue pour construire ma vie à Jette, je n'ai pas l'énergie de tout recommencer là-bas.

J'aime aider les gens et c'est dans cet état d'esprit que j'ai éduqué ma fille. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour envoyer de l'argent aux familles les plus précarisées en Arménie, surtout celles qui ont perdu un homme à la guerre ou qui sont sans-abri.

Je collecte des fonds auprès de mes amis belges. Grâce à ça, nous avons pu dernièrement envoyer une chaise roulante pour un enfant handicapé en Arménie. La vie est bien triste là-bas.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Le gens sont super ouverts et accueillants à Jette. Je ne me suis jamais sentie seule. Il ne faut pas les changer !

Mais je pourrais quand même changer la météo et diminuer les impôts sur les sociétés.

YVES BAYINGANA

Rwanda



Je suis né au Rwanda en 1982 et je suis arrivé en Belgique en 1998, via un regroupement familial. Je vis à Jette avec ma famille.

MON PARCOURS DE VIE

Dès mon arrivée, j'ai été orienté vers la 3^e secondaire professionnelle à l'institut Don Bosco de Woluwe Saint-Pierre. C'était le mois de novembre et il faisait horriblement froid pour moi. Mon premier contact avec l'école s'est avéré difficile ; j'ai dû apprendre une nouvelle langue et j'ai découvert une nouvelle culture. L'accompagnement d'un super prof de français qui avait perçu mon envie de m'accrocher m'a beaucoup aidé.

Très vite, j'ai pris conscience qu'en Belgique on pouvait faire des choix, contrairement au Rwanda, où on devait aller dans l'école la moins chère et la plus proche. Comme l'électricité n'était pas mon choix à la base, je suis passé en section technique de qualification, en électromécanique. Mais il s'est avéré que je n'étais vraiment pas bon en dessin technique et j'ai aussi réalisé que les machines ne m'intéressaient pas !

C'était les gens qui m'intéressaient et comme j'ai été particulièrement choqué par le nombre de personnes vivant à la rue, j'ai à nouveau décidé de changer d'orientation. J'ai donc choisi les sciences sociales, avant mes études d'assistant social à la rue de l'Abbaye à Ixelles.

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour aider ces gens ? » Ces sans-abri ne correspondaient tellement pas à l'image idéale que j'avais de l'Europe : en Afrique les magazines et les films ne montrent jamais les plus démunis...

Je n'en revenais pas ! À l'époque, c'était déjà très difficile pour ces personnes, mais maintenant c'est carrément catastrophique. Et c'est évidemment de leur faute si elles se trouvent dans cette situation... aucune responsabilité collective n'est jamais envisagée !

Dès que j'ai eu mon diplôme, j'ai commencé à travailler avec les sans-abri au centre-ville. J'ai eu la chance de faire des rencontres professionnelles et amicales très positives. C'est grâce à ces personnes engagées, passionnées par l'humain, grâce à la solidarité entre travailleurs, que l'on peut faire face à

l'adversité et tenir le coup dans la lutte quotidienne contre la précarité et les violences qui en découlent. C'est une colère constructive qui nous anime.

Il faut apprendre à réaliser des choses avec des bouts de ficelle. On ressent souvent de l'impuissance. On ne peut malheureusement pas tout résoudre et on est très rarement entendu au niveau politique. Les travailleurs sociaux sont des gens admirables qui font face à de nombreuses luttes. Ce n'est pas un métier que l'on peut faire seul.

Au cours de ma vie, plusieurs communautés ont été déterminantes pour moi : élèves, étudiants, collègues. J'ai l'impression d'avoir toujours été accueilli.

Bien sûr, j'ai subi des discriminations, mais honnêtement je n'y ai pas fait attention : refus d'inscription dans une école, refus d'ouverture d'un compte bancaire, difficultés pour louer un logement, refus d'accès à une soirée... Je n'en ai pas fait une maladie, c'est la vie. J'ai vécu des choses tellement plus difficiles au Rwanda ! Par contre, les contrôles au faciès par la police sont très impactants : tu marches dans la rue le soir, tu es directement suspect.

À côté de cela, j'ai vécu des expériences tellement belles que j'ai appris à me concentrer sur les points positifs. C'est la base de ma démarche : adopter un regard différent. L'intégration, c'est du travail. C'est aussi de la tolérance : ne pas comptabiliser les maladroites, les mauvaises blagues, le racisme ordinaire.

Après 10 ans de travail social auprès des sans-abri, j'ai choisi de m'orienter vers l'enseignement supérieur. J'enseigne la pratique professionnelle du travail social dans une Haute École bruxelloise. J'aime enseigner car c'est aussi apprendre. Chaque étudiant a une histoire et c'est justement la rencontre et la relation à l'autre qui est au centre de la pratique du travail social. Il n'existe pas de recette miracle. On essaye d'avancer ensemble. Je suis très heureux de pouvoir continuer à collaborer avec des structures comme le **Restojet** et d'autres services qui permettent aux futurs assistants sociaux d'avoir des stages formateurs.

La société valorise ce qui est bien, la réussite, et cache ce qui ne va pas. On a tendance à tout individualiser. On n'as-

sume pas les dysfonctionnements. Il y a pourtant une responsabilité collective. Celles et ceux qui ont bien réussi n'y sont pas arrivés seuls. C'est grâce aux efforts de la société qu'ils ont pu bénéficier de bonnes études. Ceux qui ont plus de moyens ne sont pas plus méritants que les autres.

Cette tendance à tout individualiser est inquiétante. On a tué la responsabilité collective et on a institutionnalisé le lien social. En ville, malgré la densité de la population, on se méfie de tout le monde. La société productiviste nous détruit ; on nous a dépossédé du temps. Mais on peut se le réapproprier. C'est impossible de créer quand on court à longueur de journée. Pour entendre les cris du monde, il faut s'arrêter. Ne rien faire, c'est se donner un temps pour soi.

Les gens ont développé une conception très particulière des vacances : payer beaucoup pour découvrir des choses qui font plaisir et puis rentrer crevés pour courir le reste de l'année sans s'arrêter. Il est temps de ralentir, de sortir de la performance, de regarder autour de soi, d'affecter du temps à des choses qui font sens.

SI J'AVAIS UNE BAGUETTE MAGIQUE ?

Jette est une belle commune, on a tout à proximité, mais il manque un espace collectif où tout le monde serait bienvenu, où chacun se sentirait bien, aurait une responsabilité, serait une ressource pour la collectivité... car on est tous talentueux dans un domaine. Il faut sortir de l'entre soi et sensibiliser à la rencontre.

Jam'in Jette, par exemple, est un événement très rassembleur, où tout le monde se sent bien. J'y venais déjà d'ailleurs avant de m'installer à Jette.



ORIGINES



À CONTRE-COURANT DES PRÉJUGÉS

*Une initiative du Collège des Bourgmestre et Echevin.e.s de la Commune de Jette.
E.R. V.U.: BGM - Chaussée de Wemmel 100 - 1090 Jette*

*Dans le cadre de la Semaine Européenne de la Démocratie Locale
EXPOSITION : 12 décembre > 31 janvier
Vernissage le jeudi 12 décembre de 18h à 20h
CBO - chaussée de Jette 427*